Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 48 (1910)

Heft: 43

Artikel: L'homme noir

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207194

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN MONSIEUR FORT OCCUPÉ

Ly a des gens en ce bas monde dont l'occupation principale est d'être toujours très occupés. Ne croyez pas à un truisme. C'est l'exactitude parfaite. Avant hier, par exemple, j'ai rencontré Mme Cuendet, une amie de ma femme. Nous avons quelque peu jasé sur la Palud et comme je m'étonnais de ce que cette excellente personne ne fût pas partie pour quelque alpestre villégiature, Mme Cuendet m'en expliqua la raison.

— Eh! ne m'en parlez pas, cher monsieur, cela eût fait tant de bien à notre Paul qui prépare son baccalauréat et se surmène réellement, et à notre Julie, si pauvre de sang, vous savez. Un rien la met à terre. C'est une pitié. Et à moimème. Mais il n'y faut pas songer, voyez-vous. Mon mari ne peut quitter Lausanne. Il est si

occupé.

J'ouvris de grands yeux. Les Cuendet sont avantagés d'une fortune assez rondelette. Madame apporta une dot respectable que la mort de son père a bien consolidée. Cuendet, luimème, a « subi » plusieurs héritages. Ce sont des gens « bien ». Et nous n'avons jamais su, à Lausanne, que M. Cuendet se vouât à un travail quelconque. Cependant, depuis des années, j'entends son épouse soupirer avec des regards langoureux:

- Mon mari est si occupé... Une grosse af-

faire... vous savez...

Ce que fait exactement cet excellent Cuendet, personne ne l'a jamais su. De grosses affaires...
Un point : c'est tout. Ce que sont ces grosses affaires, l'oracle sybillique ne saurait, lui-même, nous éclairer à ce sujet. Mm• Cuendet en parle mystérieusement, en plissant les lèvres, en arrondissant les yeux, en hochant la tête d'un air entendu, mais je n'oserais affirmer qu'elle le sache elle-même. Pour éviter une fâcheuse indiscrétion, — dame! un mot maladroit peut faire manquer une combinaison sans cela fructueuse, — M Cuendet connaissant le défaut traditionnel du sexe féminin, se sera sans doute gardé d'en instruire sa femme. Prudence est mère de sû-

Ce qui est indéniable, c'est que ce bon Cuendet a de très grosses affaires en train. Sa journée est accaparée par de successifs rendez vous. On le rencontre à la Cité, allant des Finances à l'Intérieur, de l'Intérieur à l'Agriculture et Commerce. On l'apercoit à l'Hôtel-de-Ville. On le remarque chez les notaires, chez les avocats, dans les banques. A 11 heures avant midi, vous le trouverez au «rapport», à 2 heures après midi, il prend le café avec des gens d'affaires... Et, cependant, malgré ces allées, ces venues, ces conciliabules, ces dissertations, ces apéritifs financiers et ces cafés industriels, on ne voit pas trop quelle opération ce brave Cuendet a, jusqu'à ce jour, menée à bien. Ce serait, néanmoins, déplorable que si belle activité se dépensât en pure perte.

J'avoue m'être efforcé à pénétrer son secret, mais toute ma diplomatie quasi-machiavélique échoua devant le mutisme de mon ami. Tout ce que j'ai pu comprendre c'est qu'il s'agit du lancement et de l'exploitation d'une découverte scientifique «appelée, dirait un prospectus, à révolutionner l'industrie et à doter notre beau pays d'une source de prospérité aussi lucrative

qu'inépuisable ».

Est-ce à dire que le doux Cuendet ait inventé quoi que ce soit? Eh! non! Pas une âme, à Lausanne, n'oserait sérieusement émettre une semblable hypothèse. Cuendet est avant tout un homme pratique. Il a de la lecture. Il a quelque expérience du monde. Il connaît l'homme et l'humanité. Il sait que les gens pratiques ne gaspillent pas leur temps à chercher au fond d'un creuset ou d'une cornue la pierre philosophale ou le radium, c'est bon pour les savants,

pour les rêveurs. L'homme pratique se contente d'utiliser les découvertes d'autrui, de partager — ou d'accaparer — sa gloire, et surtout les bénéfices, tout en laissant au découvreur un morceau de pain plus ou moins beurré. Et, n'est-ce pas équitable, s'il vous plaît? Faire des découvertes, si grandes, si bienfaisantes soient-elles, la belle affaire! Ce qui est vraiment méritoire c'est de leur assurer l'existence commerciale, financière!

Notre Cuendet est toujours exténué. Il multiplie les démarches, il accumule les combinaisons; il établit le rentage et les dividendes... Il est partout, il voit tout, il fait tout, il note tout. Ses poches sont bourrées de papiers et de documents, son carnet regorge de chiffres et de schémas. Vous lui parlez, il vous répond à peine; ou bien il semble tomber du dix-septième étage: il pense à son affaire, qui ne vit que par lui, qui ne tient qu'à un fil et qui menace de s'effondrer, pour peu qu'il la néglige.

Et, alors, comment voulez-vous que, dans ces conditions, la famille Cuendet s'échappe vers des horizons nouveaux? A peine se permettrat on quelques visites à droite et à gauche chez des amis, pas très loin, à Savigny, à Vallorbe, aux Avants, à Chardonne, un jour ici, un jour là.

— Mais mon mari n'y viendra pas, vous comprenez. Peut-être un dimanche... et encore. Il faut se faire une raison. Aussi bien ce n'est qu'une passée. Ses affaires marchent à merveille. D'ici peu tout sera en train... Et alors Eugène — c'est le nom de l'époux occupé — pourra goûter un repos bien gagné. Au revoir, cher monsieur, bien des choses à Jeanne.

Jeanne, c'est ma femme, à laquelle je m'empresserai de dire « bien des choses », ne saura non plus la principale : c'est à quoi l'ami Cuendet est occupé depuis vingt-cinq ans.

Nous l'apprendrons peut-être un jour.

Louis de la Boutique.

Entre pépiniéristes. — Entendu à l'Exposition d'agriculture dans le préau de l'Ecole de Beaulieu :

Ravissante, ta fillette; sa bouche, une cerise; ses joues, deux pommes d'api...

Oui, mais elle fait un peu trop sa poire.

L'homme noir. — Deux gamines sortent de l'école :

— Si tu savais comme j'ai eu peur; le ramoneur est venu chez nous, il était tout noir!

— Oh bien, celui qui est venu chez nous était encore plus noir, on ne lui voyait que les yeux, et quand il les termait on ne voyait plus personne!

ONNA TSEMISE QU'A VU DAU PAYI

JULES-DAI-FENNE, quemet on lâi desâi, ètâi d'â pllieindre! l'avâi quatro fenne pè l'ottô: sa balla-mère, la felhie à sa balla-mère que l'ètâi dan sa fenna et sè duve bouîbe, duve bessoune. La balla-mère ètâi onna taleina, adi à pequâ et à ronnâ; la fenna ètâi on bocon bordon et lè duve felhie ètant dâi vouîpe. Lo poûro Jules-dâi-fenne ein ètâi dèvourâ! ma, peinsâ-vâi assebin: quatro fenne. N'ètâi pas quatro de trau, ma dein ti lè casse trâi. Vo séde prau qu'on dit: « Dâi fenne dein on ottô, n'ein faut pas mè que de fornet dein on pâilo. »

Poûro corps de Jules! L'a vu dau payî. Accutavâi: On coup l'ètâi z'u à Lozena po menâ veindre on bétion que voliâve mau veri et l'ètâi lo momeint de lo fére ruppâ âi dzein de la vela dèvant que sâi crèvâ. Quand l'è que l'eut terî sa mounîa, vint à passâ per la Ripouna, iô vâi on' espèce d'estafié que veindâi dâi tsemise po lo né, que desâi; por cein que, vo séde, lè dzein de vela mettant on pantet pe coffo po lo né que po lo dzo. Cotâve pas tan tchè et l'ètâi eintortolliâ dein on galé papâi, que, ma fâi, Jules-dâi-

fenne, lâi vint la brelâire d'ein atsetâ iena po pouâi mî dremi. La sinna ètâi grossira qu'on diâbllio, et lo dèmedzîve.

S'ein va dan, son paquiet dèso lo bré et l'arreve vè sè ronnâre, iô lè trâove tote lè quatro dein lo pâilo que petit-goutâvant avoué dau café et dau séré.

— Qu'a-to oncora atsetâ? que lâi fâ la ballamére.

— Onna tsemise po dremi, que repond; mè pantet de tâile mè dèmedzant que me seimbllie adî que i'è dâi piau.

— T'î prau fou po cein, que fâ la fenna. L'a-to omète asseya?

— Bin su que na. Pouâvo pas l'asseyî dessu la Ripouna. Lo martchand l'a de que dèvessâi allâ.

-- T'î bin adî lo mîmo, que diant lè duvè fè malle ein on iâdzo. Tè faut vito l'asseyî!

Déliettant lo paquiet, et l'einfatant lo poûro Jules dein la tsemise, que l'ètâi assa granta qu'onna roba de menistre, que vo z'arâi faliu vère. Lo Jules s'eincoblliave dein lo pantet. Vo z'arâi djurâ onna fantoûma.

- T'i galé! que lâi fasâi la balla-mère.

— L'è on bocon grand, elli pantet. Vo faut m'ein rongnî on bet! âi mandze assebin, et l'âodrâi bin, que dit dinse Jules-dâi-fenne.

- N'è pas mè que lo vu fère, dit la ballamère

— Ni mè! ni mè! ni mè! que brâmant ein on iâdze la mére et lè fèmalle.

Quand fut solet, Jules sè peinse dinse: « Cllia tsemise m'âodrai bin! Mè fenne la voliant pas tsaplliâ, mè faut lo fére mè-mîmo.

Eimpougne lè z'effove, rongne on demi-pî âo pantet et trâi pouce âi mandze et s'ein va tot conteint de l'asseyî vè lo né.

A la né tsezâite, la balla-mère sè dit assebin : « Té faut fére on pllièsi on cou à clli matafan de Jules. L'eintre dan dein lo pâilo, rongne assebin on demi-pî âo pantet et atan âi mandze et fo lo camp tota benâise.

La fenna s'ètâi assebin repeintyâ d'ître dinse croûïe. A novillon l'ètâi eintrâïe et l'avâi rongnî on demi-pî âo pantet et on bon bet âi mandze.

Devè lo né, iena dâi femalle avâi peinsâ: « Mè fau ître on bocon dzeintyâ avoué lo pére et tsapià lo bas de son pantet, que la mère sè fotâi pas de lî. » Et l'avâi fé quemet l'avâi de et copâ onna forta mesoura, sein alluma la cllière, ein catson.

L'ètâi pas pi via bin adrâi que sa chèra arreyâve. L'ètâi on bocon novilleinta, et rongne oncora on iâdzo son demi-pì assebin.

Quand l'è arreva lo momeint de se reduire, Jules-dai-fenne se devîte a tsavon, preind sa balla tsemise, tot conteint de pouai fére vère à sa brâva bordena que l'avâi su fotemassî aprî, doûte se tsausse, tré sa tsemise de dzo et l'einfate l'autro.

Ma fài! l'è bin lo cas de dere que sè preseintâve à sa fenna avoué arme et bagâdzo. Peinsâvo vâi çosse : sa tsemise l'avâi atant de mandze qu'onna tsemise de fenna, et lo pantet l'avâi ètâi rongnî tant qu'on pî d'amon dau bourillon.

Jules-dâi-fenne ein a rein pu fére d'autro qu'on croûio gilet que met po allâ ariâ.

Marc a Louis.

Se noiera! - Se noiera pas!

Un pauvre hère tombe à l'eau. Il s'efforce de regagner la rive. La foule alors s'amasse sur les quais, et tout aussitôt des paris s'organisent:

- Il sait nager!

- Il ne sait pas nager!

- Il se noiera!

— Il ne se noiera pas!

Dix francs qu'il se noie!Dix francs que non!

Deux bateliers, témoins de l'accident, sautent dans leurs barques et vont au secours du mal-